Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 22

Artikel: Par les venelles valaisannes : une de 1840
Autor: Eug.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-220311

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

celles-ci fournissaient les prix et contribuaient l'entrain du bal qui terminait cette fête de tir unique en son genre.

On fêtait par musique, chansons et collation dûment arrosée la levée élévatoire de la « frête » d'un bâtiment neuf ; on y clouait au point culminant un sapin enjolivé de rubans multicolores. A celui qui se voyait dans l'obligation de bâtir, il n'était pas rare que des voisins dévoués, quelquefois tous ceux d'un hameau, prêtassent gratuitement leur appui précieux et leur aide avec solidarité.

* * *

Le temps est passé où l'amoureux allait discrètement placer aussi, au 1er mai, un sapin vert enjolivé devant la porte de sa bonne-amie préférée. C'était vraiment le Joli Mai embaumé ! et un honneur pour celle qui en était l'objet. C'était renouveler le feu sacré, l'espérance de la vie, les illusions dorées !

Tandis que, dans d'autres cas, une « traîne », semée sur le chemin, d'un chalet à un autre, tendait méchamment, de la part de quelque jaloux, à dénoncer des relations empreintes de moins de candeur que de blâme. Il n'y a alors pas à rire, pour tout le monde !... Laissons dire. Attendons patiemment la St-Jean ou la St-Jacques. Nous danserons alors, quand même.

* * *

En mai aussi ont lieu les six grandes assemblées souveraines des petits cantons. Et les Ormonts n'ont-ils pas eu parfois les leurs, soit dans le vieux temple paroissial, soit sous les quatre ormeaux de son préau ? Un auteur mentionne qu'il y avait jadis, à Villeneuve, une société dite des *Gueux* qui consistait à faire les fous en un cortège, et que cela se faisait aussi à Berne, à Aarau et à Zoug. En mai encore, dans la partie reculée du Linthal, à l'occasion d'une entrée en fonction ou d'un serment, les citoyens de cet endroit se réunissaient en un immense *cotterg*, où chacun était tenu de s'amener à son tour devant le syndic et de déclarer, sous son serment, tout ce qu'il avait commis d'illicite au cours des douze derniers mois. Un enfant venait-il au monde en mai, on plantait un arbre le jour de sa naissance ou de son anniversaire. Et celui qui a planté, ne fût-ce qu'un arbre fruitier ou forestier, n'a pas eu une vie inutile ! Dans un très ancien temps, avant 1500, aux hommages et aux présents qui leur étaient offerts, les comtes de Gruyère, aussi paternels que les comtes de Savoie, offraient au peuple des banquets, se terminant par une immense coquille ou coraule chorégraphique. (La fin au prochain numéro.)

(Courrier de Leysin). *Aur.*

POT-AU-FEU

Le pot-au-feu est néfaste à beaucoup de tempéraments. (Journ. de médecine).

Symbole aimé de la famille,
L'ancestral et blond pot-au-feu
En nocifs microbes fourmille
Et l'on souhaite qu'il soit feu,
Ou, si vous préférez, qu'il meure.
Son parfum dans chaque demeure
S'exhalait, agréable encens,
Depuis l'antiquité latine.
Or, il donne la scarlatine,
Affirment des travaux récents.

Et même il suffit qu'on l'écume
Pour constater incontinent
Que la viande unie au légume
A perdu notre Continent.
Les mixtures qu'on croyait sûres
Font dans nos corps des moisissures !..
Personne jusqu'ici n'avait,
Fidèle à sa vieille marotte
Cru si sournoise la carotte
Ni si perfide le navet.

Le bouillon gras qui nous regarde
Pourtant avec de bons gros yeux
N'est qu'un faux ami. Prenez garde
A ses desseins astucieux
Sous des œillades assassines
Se dissimulent les toxines
D'où proviennent le choléra
Et la variole, et la peste
Contre lesquels maint docteur peste
Et jamais ne décolera...

Quand même, l'honnête potage
Va s'en tirer à son honneur.
N'a-t-on pas, errant davantage,
Traité le vin d'empoisonneur ?
— Si, d'après nos savants apôtres,
Les poisons, les uns par les autres,
Sont détruits, nous tremblons en vain,
Pouvant (le remède est facile)
Du bouillon tuer le bacille
Avec le bacille du vin !

Hugues Delorme.

UNE IMPORTANTE JOURNÉE, LA MISE EN BOUTEILLES

GRANDE animation devant la fontaine où de nombreuses bouteilles placées dans de grandes corbeilles vont être lavées de façon irréprochable, car il s'agit d'une opération très importante : la mise en bouteilles du doux nectar de nos coteaux vaudois. Deux hommes sont très affairés : les manches retroussées ils travaillent avec ardeur, examinant attentivement, afin qu'il ne reste aucun dépôt dans les bouteilles confiées à leurs soins diligents. Quelques poules indifférentes à ce qui se passe autour d'elles picotent quelques grains de blé devant la remise, pendant qu'un dindon orgueilleux fait la roue en poussant un cri guttural.

Dix heures sonnent à l'horloge du petit village, aussi nos hommes s'empressent-ils de porter en lieux sûrs les innombrables bouteilles toutes pareilles comme contenance et comme forme. Nous avons de l'ouvrage et il s'agit de ne pas perdre de temps, dit l'un d'eux, allons descendons nos corbeilles avec précaution, car il importe de ne rien casser et un faux pas est vite fait !

Ah ! certes, il faut convenir qu'en hiver les abords d'une fontaine ne sont guère agréables, surtout lorsqu'il y a de la glace et qu'un vent âpre, précurseur de neige, souffle en rafale. Aussi, c'est avec figure souriante que l'on pénètre dans la maison de Bacchus et sans être baptisé sybarite, l'homme est heureux de causer quelques instants dans une belle cave en dégustant un verre ou deux.

Que voulez-vous, chacun a ses petites faiblesses ici-bas et il ne faut pas voir du mal où il n'y en a pas. Ainsi s'exprime notre aimable maître de céans, en nous versant le jus divin de nos côteaux. Quelle clarté, quelle finesse de goût et quel arôme délicieux, nous vous félicitons, car vous avez là un vin de choix !

Je suis heureux d'entendre vos appréciations, nous fut-il répondu, car vous savez, pour arriver à un bon résultat, il faut vouer tous ses soins et ne rien négliger! Aussi je puis vous certifier que du vin pareil est introuvable dans le commerce ! Après avoir entendu des explications claires et précises à ce sujet, nous sommes convaincus de la chose et réitérons nos félicitations à notre amphitryon qui insiste pour que nous prenions encore un verre. Il ne veut pas vous faire de mal, nous dit-il avec malice, et sans trop se faire prier l'homme dans sa faiblesse accepte encore un verre ; heureusement ils sont petits, mais combien plus appréciés !

Le vin réjouit le cœur de l'homme, a dit un philosophe, à condition bien entendu de ne pas en abuser, ce qui ferait l'effet contraire, à tous égards ! Nous sommes convaincus de la chose et le vin nous mettant en appétit, nous acceptons avec plaisir un bon morceau de pain de campagne, oh, combien délicieux, et une succulente tranche de jambon. Comme il est agréable de profiter de cette bonne hospitalité vaudoise et quels jolis moments passés en agréable compagnie ! Etre assis devant un fourneau qui dégage une bonne chaleur, voilà certes qui n'est pas banal dans une cave et avec tout ce confort il est compréhensible qu'on s'y trouve si bien !

Nous ne doutons pas que Brillat-Savarin lui-même aurait apprécié à sa juste valeur deux côtelettes de porc qui mijotaient doucement, avec des pommes de terre sautées au beurre frais, puis une belle salade à l'huile de noix, voilà le dîner qu'avaient préparé les deux amis.

En procédant ainsi, nous ne perdons pas de temps, nous dit l'un d'eux, car nous comptons mettre aujourd'hui du vin dans 400 bouteilles, il nous faudra donc trois jours pour terminer notre travail. En effet, vous aurez assez à faire, aussi nous ne voulons pas vous empêcher de poursuivre vos occupations. Veuillez prendre note que nous sommes acheteurs de cinquante bouteilles de votre bon vin, stimulant naturel de l'appétit !

Avant de nous retirer, nous contemplons encore cette grande cave où sont alignés de gros vases et qui brillamment éclairée fait reluire le vin comme un rubis dans les nombreuses bouteilles. Au revoir, bon appétit, inutile de recommander cela à nos deux amis qui seront heureux de casser une croûte ! Dehors, la neige commence à tomber et le vent souffle, il fait froid. C'est l'hiver et ses rigueurs ! *A. Kr.*

PAR LES VENELLES VALAISANNES

Une de 1840.

ELLE a plus de quatre-vingts ans. Un vieux foulard gris couvre ses cheveux et se noue sous le menton ; les bouts du foulard tombent parmi les plis de la peau du cou, grise et sale comme le mouchoir.

Un caraco sans couleur, rapiécé de morceaux disparates. Les manches trop longues sont retroussées sur les os saillants du poignet.

Elle marchait sans jamais pouvoir redresser son dos bossu ; pour étayer ses jambes lasses et pour que sa tête penchée en avant n'entraîne pas tout le corps dans la poussière du chemin, elle concentre la moitié de ses forces dans sa main droite qui tient un bâton informe, reste d'une berclure à haricots. Ses pantouffles glissent sur la terre et le bâton fait plus de bruit que les pieds engourdis.

Qui est-elle ? Je ne sais pas, ou très vaguement. Elle n'est pas du pays ; c'est une foraine. Elle parle le dialecte du Haut. Un jour, j'ai compris qu'elle avait mal dans son corps ; ses doigts crispés faisaient sur sa poitrine un geste qui rappelait les griffes déchirantes d'un fauve. La vieille branlait la tête, découragée. Je lui dis qu'elle devait aller à l'hôpital et qu'on la soignerait bien. Et ce fut comme si j'avais ouvert devant elle les portes de l'enfer !... L'hôpital, les médecins, les sœurs, un vrai lit, une chambre propre, rester immobile et prisonnière !... Non, non ! jamais. Et son bâton se leva entre elle et moi ; elle l'agita comme on manie un éventail et cela devait dire : « Plutôt geindre et patienter que de perdre ma liberté ! »

Elle tenait à sa liberté de pauvresse. Mainte fois en un jour, on la rencontrait sur les chemins. Parfois, elle portait une hotte dépenaillée aux osiers rares et crissants. La hotte, sur le dos de la vieille, toute chancelante, se dandinait à chaque pas. Il y avait souvent, là-dedans, un peu de bois qu'un scieur ou un menuisier lui donnait; ou bien on ne voyait rien qui dépassait mais on devinait un paquet de papier enveloppant du pain ou quelque autre mangeaille quêtée à une porte généreuse.

Elle mendiait aussi un peu d'argent. Elle revenait régulièrement une fois la semaine, deux fois par hasard. On lui tendait quelques petites pièces ; elle était contente; elle serrait l'une dans l'autre ses mains noueuses pour remercier, car elle avait comme une vague pudeur de ne pas mettre sa droite dans celle du donateur, pour ne pas l'offusquer. Souvent aussi, elle portait sa main à sa bouche et vous envoyait comme un baiser de gratitude.

Puis elle repartait, descendait l'escalier lentement, prudemment, parlant toute seule. Un jour, elle s'assit devant ma porte, sa piécette dans sa main, et s'endormit là, comme un petit enfant qui vient de boire son lait et qui est accablé par la chaleur.

Une autre semaine, elle resta dans la cour, s'installa sur un banc et se mit à compter sa monnaie. Il y en avait nouée dans un coin d'un mouchoir. Elle défit le nœud et prit l'argent dans ses doigts tremblants. Elle compta ; c'étaient les grosses pièces, les francs et les deux francs ; il y en avait bien la valeur de deux écus. Elle garda le mouchoir et sa fortune dans sa main gauche, et sa droite s'enfonça dans une poche qui était à vrai dire un sachet suspendu, sous sa jupe, à une ficelle fixée à sa taille. Elle en sortit une poignée de pièces grandes et petites qu'elle déposa sur sa jupe, entre ses jambes ; elle tria l'argent et ajouta quelques francs au magot du mouchoir qu'elle noua et replaça dans une autre poche. Le reste retomba dans le sachet.

La vieille demeura un instant encore sur le banc, songeant à sa fortune, l'additionnant et la couvant de sa sollicitude. Peut-être se disait-elle que si, arrivée à la maison, on lui demandait de verser sur la table le fruit de ses courses, elle viderait le sachet des sous et conserverait jalousement le trésor du mouchoir.

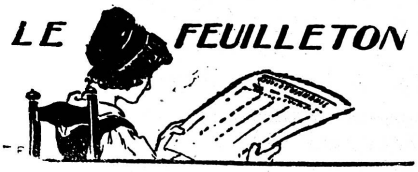
Car il paraît — je n'en suis pas très sûr — que la pauvre vieille, plus bonne à rien, servait encore à apitoyer les bonnes gens et à quêter pour des parents moins cassés qu'elle mais aussi moins actifs. Cela ne fait rien. On donnait tant de peine à monter jusqu'à votre porte qu'on n'avait pas le cœur de lui refuser une pite ou une pitance. C'était à elle, la pauvre vieille, qu'on donnait et non à ceux qui vivaient d'elle.

Parfois, elle avait une joie dont elle seule jouissait : on lui versait un verre de fendant ou de goutte — lie, marc ou kirsch —. Ses petits yeux s'allumaient ; elle humait et buvait la liqueur avec une lente frénésie ; de sa manche retroussée, elle essuyait ses lèvres et sa main tapotait son estomac. Elle était plus heureuse que si on lui avait remis un demi-franc ; ce qui avait réchauffé son vieux sang, personne ne le lui ravirait.

Mais la vieille n'est plus revenue depuis longtemps, depuis l'automne sans doute. On ne la rencontre plus par les chemins ; elle ne vient plus tarabuster votre porte d'un coup brusque de son bâton. Qu'est-elle devenue ? On ne sait. Elle était si vieille — quatre-vingts, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-dix... elle ignorait même son âge vrai — elle était si vieille que son grabat l'a peut-être gardée quelques mois avant de la passer à la Mort qui l'avait trop longtemps oubliée.

Pour un peu, on pourrait croire que les chemins sont désolés de ne plus sentir sur leurs cailloux et leur poussière le glissement des pantouffles de la vieille mendiante et le coup sec de son bâton. Plus jamais, sans doute, elle ne leur dira dans son dialecte du Haut, ses peines et ses joies, et plus jamais on ne l'entendra, alors qu'elle secouait la tête, vous saluer d'un frêle « Gruess Gott ! »

Eug. M.



2

L'ŒUF DE COQ

— Oui, je le crois.

— C'est que j'ai là dans mon panier une petite poule...

— Montez seulement vous la trouverez.

Lorsque je vins, pour dîner, je trouvai la famille en jubilation. Ma femme était aux anges, les enfants riaient, dansaient, faisaient la culbute.

— Papa, tu ne sais pas, nous avons une poule, une poule qui marche, une poule qui mange, une poule qui fera des œufs, maman l'a dit.

J'avais compris que la Comtoise n'apportait pas un poulet tué, mais une bête vivante, dans son panier, en compagnie de roues de cylindre et de ressorts de secrets, j'avoue que cela n'entrait pas dans mes prévisions.

— Oui, viens donc voir, dit ma femme, elle sera superbe ; une brune picotée, avec un plumet sur la tête ; c'est de la toute bonne race qui fait des œufs tous les jours.

— Mais, je t'en prie, où veux-tu loger cette bête ?

— Tu auras bien l'obligeance de me faire construire une cage par Jacob. En attendant, elle est dans une corbeille.

— Un instant, et cette cage où veux-tu la mettre ?

— Rien de plus simple, à la cuisine, ou dans le corridor, près de la fenêtre, pour qu'elle ait de la lumière.

— Oh ! oui, papa, une cage, n'est-ce pas ; ce serait trop joli. Pense donc, une poule qui marche et qui fera des œufs.

Je trouvai effectivement, au fond d'une corbeille, couverte d'un tablier de cuisine, un jeune gallinacé dont le sexe n'était pas encore apparent, et qui mangeait provisoirement du pain que les enfants émiettaient avec complaisance. Jacob, mon domestique, fit une cage ; on y plaça l'oiseau qui, dès ce moment, devint le centre d'attraction de la famille. Ma femme y portait sa chaise et sa broderie, les enfants s'y établissaient pour apprendre leurs leçons. Ma fille aînée le prit pour sujet d'une composition qui fit sensation dans sa classe et dont elle fut très fière. Chaque jour on découvrait une perfection nouvelle dans notre commensale.

— Papa, elle mange l'avoine et les pommes de terre ; elle a bu de l'eau, comme ça.

— Veux-tu croire, me disait ma femme, avec un sérieux adorable, veux-tu croire qu'elle me reconnaît, et qu'elle regarde le lierre avec plaisir. Tu comprends, la verdure, cela doit lui plaire. Quant à moi, lorsque je l'entends glousser, il me semble que je suis à la campagne.

— Tu crois que cette bestiole se plaît dans cette cage étroite ? à quoi le vois-tu ?

— Bien sûr qu'elle se plaît, papa, je lui ai récité la fable du coq et du renard, je l'ai même chantée d'un bout à l'autre.

— Et moi, dit un bambin de dix ans, j'ai fait son portrait d'après nature, regarde...

Anna, la servante était aussi bien dangereuse ; elle avait découvert que la poulette mangeait, sans faire de façons, tous les restes de la table, soupe, viande, légume, tout était utilisé ; on pourrait même en avoir une ou deux avec celle-là, et lorsqu'elles pondraient des œufs, on en aurait vingt-un chaque semaine.

Cependant, à mesure que les jours s'écoulaient, je voyais poindre sur le crâne de la poule incomparable une proéminence de couleur rouge qui ressemblait singulièrement à une crête de coq. Il est vrai que, sous ce rapport, certaines poules sont fort bien dotées. Toutefois, je commençais à craindre un dénouement fâcheux.

Un matin, avant l'aube, je suis réveillé par un cri perçant qui fait vibrer la maison. Un second lui succède, puis un troisième.

— Entends-tu ? dit ma femme avec ravissement.

— Parbleu ! je crois bien que j'entends.

— C'est ma poule.

— Ton coq, veux-tu dire.

— Non, non, ma poule. Ne se croirait-on pas dans une ferme ? c'est l'annonce que nous aurons des œufs prochainement. Quelle belle voix ! Je voudrais voir la mine qu'elle fait en chantant. Doit-elle être joyeuse ! Elle se leva, alluma sa bougie et alla visiter sa favorite qui continuait à vociférer du haut de la tête : ki que ri ki !

Ce jour-là fut un jour mémorable pour ma famille. On entoura la cage, les enfants ne la quittaient pas, et criaient ki que ri ki ! sur tous les tons pour engager l'animal à redoubler d'ardeur. Cette musique leur paraissait la plus divertissante du monde.

La nuit suivante, vers deux heures, un rayon de lune, ou je ne sais quelle cause, mit en joie l'animal, qui recommença son concert avec enthousiasme. Dans le silence, cette voix aigre, perçante, prenait un volume formidable et m'agaçait les nerfs plus que je ne puis le dire. Cette fois, je dois le reconnaître, personne n'eut l'idée de s'extasier sur les mérites du chanteur; je crus même discerner quelques soupirs d'impatience, mal dissimulés.

Le lendemain, ma femme eut la migraine ; son humeur s'en ressentit. Chacun faisait pourtant bonne contenance, mais je voyais que la réputation de notre comtois était en voie de subir une dépréciation notoire. Vers minuit, le concert recommença de plus belle. La voix du soliste avait pris de l'ampleur par l'exercice, elle déchirait le timpan. Il semblait trouver un excitant dans le vacarme qu'il faisait ; aussi ses fusées stridentes retentissaient-elles dans le calme de la nuit, comme la trompette du jugement dernier. Je le maudissais de tout mon cœur et je lui eusse volontiers tordu le cou. Mais je ne soufflais mot. J'entendis bientôt ma femme se tourner et retourner dans son lit en soupirant. Cette sérénade qui l'éveillait au milieu de son premier somme n'avait plus la poésie de la nouveauté, et devenait importune. Si elle n'eût pas été engagée d'honneur à soutenir son protégé, j'en aurais entendu de belles ; mais elle se contraignit avec une force de caractère à laquelle j'étais obligé de rendre hommage.

Il y eut une interruption, dont chacun profita pour dormir de tout son appétit et racheter le temps perdu. Mais à trois heures, un ki-que-ri-ki perçant éclata comme dans mon oreille et me fit faire un tel saut de carpe, que je me trouvait, je ne sais comment, au pied de mon lit.

— Est-ce que tu entends? dit ma femme d'une voix désespérée.

— Quoi ?

— Cette poule.

— Tu appelles cet affreux monstre une poule ! c'est un peu fort.

(A suivre.) *L. Favre.*

Théâtre Lumen. — Si vous voulez savoir jusqu'où peut mener la haine, **Le Bandolero,** le nouveau et magnifique drame qui passe, cette semaine au Théâtre Lumen, vous l'apprendra. Mais que dire de l'admirable course de taureaux dont l'écran montre les phases les plus saillantes. Au même programme, un comique désopilant, **Le crime de Frigo !** 20 minutes de fourire. **Au Tonkin,** documentaire. Le ciné-Journal suisse actualités mondiales et du pays et le Pathé-Revue compètent ce programme de tout premier ordre. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 30 mai, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — Le Royal Biograph annonce pour cette semaine un programme des plus sensationnel : **Raffles, gentleman cambrioleur !** grand film dramatique et policier en 4 parties. Comme second film : **Kid, l'Ouragan !** grand drame d'aventures du Far-West en 4 parties. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 30 mai, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

CITROVIN AU LIEU DE VINAIGRE RECOMMANDÉ PAR M.M. LES MÉDECINS
L'EXQUISE MAYONNAISE ET SAUCE DE SALADE MATUSTA
FABRIQUE DE CITROVIN ZOFINGUE

Pour la rédaction: J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE